

Entretien Don McKellar

Geneviève Royer

Numéro 200, janvier–février 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Royer, G. (1999). Entretien : don McKellar. *Séquences*, (200), 18–21.



Last Night

Entretien

DON MCKELLAR

Nouveau *golden boy* de l'arène cinématographique torontoise, Don McKellar est doté du don d'ubiquité. Vedette principale de la télésérie *Twitch City* (présentée à CBC la saison dernière et qu'il a lui-même écrite), il l'a également été pour *Highway 61*, film-culte de son ami Bruce McDonald et il l'est à nouveau dans *Last Night*, le premier long métrage qu'il réalise. On se souvient aussi de sa prestation (qui lui a valu le Génie du meilleur acteur de soutien) dans *Exotica* d'Atom Egoyan – autre ami de la crème cinématographique canadienne. Côté scénario, il a collaboré à deux reprises avec François Girard (*Thirty Two Short Films About Glenn Gould* et *Le Violon rouge*). Mais c'est d'abord au théâtre que McKellar a développé son personnage d'anti-héros, rôle qu'il revêt aussi dans la vie sans regimber et qui, on ne peut le nier, lui va comme un gant.

(Propos recueillis et traduits de l'anglais par Geneviève Royer)

D'où vient votre fascination pour la fin du monde?

À une certaine période de mon enfance, j'étais souvent malade, aux prises avec la fièvre. Ce malaise occasionnait chez moi un rêve récurrent sur l'Apocalypse: je courais en pyjama en pleine nuit réveiller les voisins et les avertir que la fin du monde était arrivée. Inquiets, mes parents se précipitaient alors à mon chevet pour me sortir de mon cauchemar. Je pouvais lire l'horreur sur leur visage: ils croyaient que leur fils était fou. Ils me disaient de leur raconter tranquillement ce qui s'était passé, promettant de m'écouter. Lentement, je finissais par me convaincre que j'avais eu tort. De toute évidence, il est resté quelques traces de ces épisodes...

Avez-vous toujours rêvé d'une vie d'artiste?

Je suis cinéphile depuis toujours. Enfant, je ne connaissais toutefois aucun cinéaste canadien anglais, à part peut-être Cronenberg, dont j'adorais les films. C'étaient des films si particuliers qu'il ne me semblait pas réaliste de songer à suivre l'exemple d'un tel homme.

Par contre, dès mon jeune âge, je faisais des spectacles de magie lors de fêtes d'enfants pour gagner un peu d'argent de poche. Puis progressivement, j'ai joué au théâtre de façon professionnelle. Je n'avais jamais vraiment considéré travailler toute ma vie comme artiste: mes parents m'ont toujours laissé entendre que les arts, c'est un passe-temps qui se pratique dans les temps libres, c'est une passion et non un boulot. Pourtant, ils sont tous deux protecteurs des arts. Mon père est avocat, mais il a fondé plusieurs compagnies théâtrales. Il a même siégé au Conseil des arts du Canada. Encore aujourd'hui, malgré leur fierté face à mon succès, ils ne prennent pas toujours mon travail au sérieux. Lorsqu'ils ont appris que les lecteurs de l'hebdoma-

naire torontois *NOW* m'avaient nommé *meilleur acteur local* et qu'un acteur classique de renom se trouvait en seconde place, ils ont cru à une blague. Nul doute que cet aspect *litigieux* de ma relation avec mes parents refait surface dans *Last Night*.

Quel genre d'entreprise artistique vous rejoint davantage?

J'admire les œuvres qui traduisent un courage et une pureté – une pureté de conviction ou même une pureté esthétique. On m'accusera peut-être d'être élitiste ou esthète, mais je crois que les artistes doivent franchir certaines barrières imposées par la culture populaire afin de trouver la voie qui leur est propre. C'est ainsi qu'ils parviendront à rejoindre profondément les gens.

En tant que comédien, comment êtes-vous perçu, d'après vous?

Quand on est comédien, il faut éviter de s'analyser à outrance, sinon on devient très narcissique ou névrosé. Le dialogue qu'on peut avoir avec l'image qu'on projette est un peu étrange. Pour *Last Night*, j'ai travaillé à la fois comme réalisateur et comédien. J'ai dû faire preuve d'une objectivité quasi schizophrénique par rapport à moi-même. En tant que réalisateur, j'ai été obligé de me regarder à l'écran, chose que j'avais jusqu'alors fait à reculons. Je crois qu'il est toujours très difficile de se scruter soi-même à la loupe. J'ai finalement développé un regard *objectif* sur mon propre jeu de comédien, pouvant ainsi déterminer, de façon ponctuelle, si mon interprétation était adéquate. Arrivant à m'analyser ainsi, jour après jour, je suis devenu de plus en plus conscient de l'image que je projette à l'écran et de la perception que les spectateurs peuvent avoir de moi. Le personnage que j'incarne dans *Last Night* utilise cette image un peu *nerd* et ironique qu'on me



Le Violon rouge

connaît, celle-là même qu'on retrouvait aussi dans la télésérie *Twitch City*. Mais au fur et à mesure que le film avance, mon personnage progresse et se transforme de façon surprenante.

Peut-être ce qui se dégage de moi découle, entre autres, de mon physique. Si je ressemblais à Callum (Keith Rennie) par exemple, je n'aurais pas eu, à l'adolescence, à développer certains mécanismes de défense, dont mon sens de l'humour, pour être populaire ou pour attirer l'attention des filles.

David Cronenberg a joué dans *Blue*, votre premier court métrage, ainsi que dans *Last Night*. Comment vous est venue l'idée de faire appel à lui comme comédien?

Il m'arrive parfois de me lancer des défis absolument farfelus – parce qu'il est un peu idiot de s'imaginer qu'on va réellement faire appel à Cronenberg pour son premier court métrage. C'est ce même genre d'ambition folle qui m'a poussé d'ailleurs à tenir le rôle principal du premier long métrage que j'ai réalisé et à entreprendre avec François (Girard) un film aussi ambitieux que *Le Violon rouge*.

Tout a commencé alors que je travaillais à la distribution des rôles pour *Blue*. En décrivant le personnage en question à mon producteur Bruce McDonald, je lui ai dit qu'il s'agissait de quelqu'un comme Cronenberg. Pour Bruce, la solution était simple: je n'avais qu'à m'adresser à Cronenberg lui-même. Je lui ai donc fait parvenir le scénario, accompagné d'une lettre, lui expliquant que je pensais à lui, vu la perception que j'avais de lui, en tant que comédien. Je lui ai assuré qu'il n'y aurait aucun gag sur *The Fly* et qu'il ne s'agissait pas

non plus d'un film d'horreur.

Cronenberg représente un type particulier d'homme, celui à l'allure soignée, très réservé et toujours en contrôle, qui dégage toutefois quelque chose d'étrange. C'est pourquoi j'ai aussi songé à lui pour *Last Night*. Le personnage qu'il y incarne se veut une parodie de certains Torontois, ceux qui se rendraient au bureau la toute dernière journée de l'humanité – responsables, jusqu'à la fin du monde!

Votre passage derrière la caméra s'est-il effectué naturellement?

Je n'étais pas un de ceux qui rêvent d'être *derrière* la caméra chaque fois qu'ils sont *devant*. Par contre, j'ai beaucoup appris de tous les réalisateurs avec qui j'ai travaillé et ils m'ont certainement influencé. Le jour où j'ai décidé de réaliser un long métrage, on m'a énormément encouragé – que ce soit François (Girard), Atom (Egoyan) ou Bruce (McDonald). Ils m'ont tous donné leur appui. Je crois qu'ils ont toujours vu d'un bon œil l'émergence de nouveaux talents. Le milieu du cinéma à Toronto est vraiment unique en ce sens. Les gens d'autres pays ont peine à croire qu'ici, les cinéastes se fréquentent amicalement. Ailleurs, certains préfèrent peut-être un environnement plus compétitif. Ici, il y a longtemps qu'on a compris: chaque succès individuel profite à l'ensemble du cinéma canadien.

Peut-on dire que *Last Night* est une mise en images tout à fait canadienne du film catastrophe, en opposition aux monstres hollywoodiens *Deep Impact* et *Armageddon*?

Last Night

La condition humaine

En ces temps où les films de science-fiction s'imposent sur les écrans à grand renfort d'effets spéciaux qui ne font qu'amplifier le vide, il est rassurant, pour le septième art, de voir qu'il y a encore une place pour une œuvre comme *Last Night*. Une œuvre très originale, entre la science-fiction et l'étude psychologique, qui entreprend de parler à l'intelligence et à la sensibilité du spectateur, sans céder au mouvement un peu facile de vouloir en mettre plein la vue.

Le réalisateur, scénariste et acteur torontois Don McKellar a su avec *Last Night* évoquer de façon percutante la fin du monde dans ce qu'elle a de plus fondamental. Ici, en effet, la fin du monde, c'est avant tout la fin d'une condition: la condition humaine. Il ne saurait donc être question d'anéantissement spectaculaire d'éléments *physiques* de civilisation. Le propos est ailleurs, dans une démarche philosophique qui propose un questionnement sur le comportement de l'homme face à sa mort. Mais une mort prématurée, qui vient le faucher en pleine jeunesse et contre laquelle il ne peut (évidemment) rien, contrairement à certains superhéros qui finissent toujours par trouver le moyen de repousser l'échéance.

Chez McKellar, l'homme est donc acculé au pied du mur. Et de-

vant cette réalité, à quoi pense-t-il? Comment réagit-il? Que fait-il? McKellar a quelques propositions de réponse. Or, elles sont plutôt troublantes.

Sous la lorgnette du réalisateur, en effet, l'homme de la fin du monde, maintenant qu'il n'a plus rien à perdre, se sent autorisé à s'abandonner à la violence, à se laisser glisser vers la solitude, perdant par le fait même tout repère moral, spirituel ou psychologique. Bref, son humanité. Car puisque demain, se dit l'homme, il n'y aura plus personne pour juger ses pulsions violentes ou amORALES, à quoi bon les réprimer? Qui viendra lui rappeler le viol ou le meurtre qu'il a commis? Qui lui rappellera qu'il n'a pas su contribuer à la collectivité humaine? Personne, car au lendemain de l'Apocalypse, qui jugera les hommes? Dieu?

Mais où est Dieu dans cet univers où chacun vit pour soi et contre les autres? Nulle part, sinon dans la voix de David Cronenberg (!), en employé de la compagnie de gaz, qui rassure ses clients par téléphone, en leur promettant que le service sera maintenu jusqu'à la fin. Pourtant, cet être à la voix si apaisante sera éventuellement une victime de cette violence.

Elle est donc bien sombre et triste, cette humanité qui, à l'heure de sa fin, ne sait plus à quoi se raccrocher, sinon à quelques banals souvenirs (les souvenirs d'enfance que le personnage principal reçoit de sa mère dans une boîte) ou à des rituels vidés de tout leur sens (s'inventer

Il y a du vrai dans cette affirmation. Toutefois, je n'ai pas créé ce film en réaction aux Américains. Lorsque j'ai appris qu'on faisait un film sur la fin du monde, avec Bruce Willis en tête d'affiche, *Last Night* était déjà en tournage. J'ai tout de même eu la frousse, pensant qu'on procédait à une version géante de mon film. J'ai été vite rassuré lorsque j'ai lu le plan d'*Armageddon*: c'était exactement le genre de scénario auquel on pouvait s'attendre de la part de Hollywood. La fin du monde présentée par ce genre de films n'est pas du tout celle que j'imagine. Dans les films catastrophes, je m'identifie toujours aux victimes anéanties dès les premières minutes du fléau. Je suis de ceux qui y passent lorsque la côte est balayée ou que Paris est détruit. Je ne suis pas président et je ne possède aucun arsenal nucléaire. Donc, ce qui m'intéresse, ce sont les gens et leur histoire.

Mais de façon générale, je pense que les Canadiens se définissent spontanément par opposition aux Américains. On les regarde, de l'autre côté de cette grande frontière qui sépare le Canada des États-Unis, et on constate qu'on est différents. Mais les Canadiens ne sont pas les seuls à tomber dans ce piège: le monde entier se compare aux Américains parce qu'ils sont partout. Ils sont d'une certaine façon des impérialistes culturels.

La critique cinématographique a-t-elle de l'importance pour vous? Vous êtes très choyés au Québec d'avoir une variété de périodiques voués au cinéma. À Toronto, il y a une carence non seulement au niveau des revues, mais aussi des journaux. Ces derniers accordent de moins en moins de place à un véritable dialogue critique. La critique

sérieuse – celle qui se concentre sur les enjeux proprement cinématographiques – peut être très stimulante. Les gens ont peur de la critique, surtout en Amérique. On pense que les comédiens sont un peu stupides, qu'ils jouent intuitivement, comme des animaux, et qu'ils ne doivent pas réfléchir à leur travail. J'aime les comédiens qui, au contraire, pensent.

L'accueil réservé à *Last Night* a été jusqu'à maintenant très favorable. Qu'est-ce que cette réaction signifie pour vous?

Lors de la présentation du film à Cannes, j'étais nerveux. J'étais accompagné de Sandra (Oh) et de Callum qui voyaient le film pour la première fois. J'étais d'autant plus tendu que le public est demeuré silencieux pendant quelques instants après la fin du film. Instants au cours desquels je me demandais ce qui leur passait par la tête. Puis les gens se sont levés et ils ont applaudi avec enthousiasme.

Par la suite, on m'a décerné le Prix de la jeunesse. J'ai eu l'occasion de rencontrer les membres du jury: ils étaient tous très jeunes, mais aussi bien informés. J'avais l'impression qu'ils avaient compris le film, qu'ils avaient été interpellés. J'ai été très ému par leur réaction. Cette expérience m'a donné confiance et j'ai pu me détendre. Quand est venu le moment de présenter le film au Festival de Toronto, je me sentais rassuré – même s'il s'agissait de ma ville natale et que mes parents, ainsi que presque toute la distribution du film, étaient présents. Peu importe la réaction du public torontois, j'avais rencontré des gens qui avaient aimé mon film et je savais qu'il plairait à d'autres. **S**

un Noël impromptu comme prétexte à une ultime et artificielle réunion familiale).

Or, dans cette humanité qui n'est plus digne de ce nom, McKellar n'a pourtant pu s'empêcher de laisser une étincelle d'espoir allumée. Espoir pour l'humanité véhiculé par le couple principal du film, composé pourtant par des personnages qui sont parmi les plus pessimistes du film: elle, Sandra, veut rejoindre son mari pour qu'ils puissent se suicider ensemble, avant l'heure fatidique; lui, Patrick, veut absolument vivre dans la solitude ses derniers instants sur terre. Pourtant le destin les a mis sur la route l'un de l'autre. Et de cette rencontre naîtra l'amour. Un amour sans lendemain certes, puisque Sandra et Patrick s'enlacent et s'embrassent lors de la toute dernière seconde de vie. Mais pour McKellar, c'est bien suffisant pour réaffirmer, dans un surprenant happy end (ou sauvetage de dernière minute), sa foi en une humanité qui ignore sans doute sa grandeur.

Dans cet esprit, où il est question de réflexions fondamentales, McKellar a eu l'intelligence d'aborder la mise en scène avec une très



grande sobriété. Sans détours inutiles, elle permet une observation minutieuse de la condition humaine et rend de façon très efficace l'idée d'incommunicabilité qui, exacerbée par cette véritable épée de Damoclès qui pend sur le récit, enveloppe *Last Night* d'une atmosphère lourde et angoissante. Mais, paradoxalement, le film sait aussi se faire drôle, avec un

humour incisif et intelligent, question de souligner l'ambivalence du récit.

McKellar est en train de s'imposer brillamment sur la scène cinématographique: suivons-le de près.

Carlo Mandolini

LAST NIGHT

Canada 1998, 93 minutes — Réal.: Don McKellar — Scén.: Don McKellar — Photo: Douglas Koch — Mont.: Reginald Harkema — Mus.: Alexina Louie, Alex Pauk — Déc.: John Dondertman — Int.: Don McKellar (Patrick), Sandra Oh (Sandra), Callum Keith Rennie (Craig), Sarah Polley (Jennifer), David Cronenberg (Duncan), Tracy Wright (Donna), Trent McMullen (Alex), Roberta Maxwell (la mère de Patrick et Jennifer), Jackie Burroughs (la joggeuse), Genevieve Bujold (Mme Carlton) — Prod.: Niv Fichman, Daniel Iron — Dist.: Alliance.